

# En attendant Godot

Texte **Samuel Beckett** / Mise en scène **Jean-Pierre Vincent**

**du mar 3 au sam 7 novembre**

mar, ven > 20h30 / mer, jeu > 19h30 / sam > 19h

**TnBA – Grande salle Vitez / Durée 2h30 avec entracte**



---

## TnBA – Théâtre du Port de la Lune

Place Renaudel BP7

F 33032 Bordeaux

Tram C / Arrêt Sainte-Croix

## Renseignements et location

**Au TnBA** - Ma > Sa, 13h > 19h

[billetterie@tnba.org](mailto:billetterie@tnba.org)

**T 05 56 33 36 80**

[www.tnba.org](http://www.tnba.org)

# En attendant Godot

Texte **Samuel Beckett** / Mise en scène **Jean-Pierre Vincent**

---

## Autour du spectacle

### Rencontre avec Jean-Pierre Vincent - Librairie Mollat : « Le théâtre de Beckett »

La rencontre sera modérée par l'auteur Jean-Michel Devésa, Professeur des Universités en littérature française et en français de l'extrême contemporain. Auteur de **Bordeaux la mémoire des pierres** (Ed. Mollat) en mars 2015.

**Lundi 2 novembre à 18h - Librairie Mollat**  
**91 rue Porte Dijeu, Bordeaux**

### Bord de scène

Rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation du **jeudi 5 novembre 2015** animée par **Bruno Geneste, psychologue et psychanalyste.**

---

## Informations pratiques

### Renseignements et location au TnBA du mardi au samedi de 13h à 19h

T 05 56 33 36 80 // [billetterie@tnba.org](mailto:billetterie@tnba.org)

### Tarifs \*

**Plein** : 25 € / **Réduit** : 12 €

**Abonnés** : de 9 € à 15 €

**Carte Pass Solo** : **16 €** la carte puis par spectacle **14 €**

### > Nouveau : Carte Pass Duo

**24 €** la carte puis par spectacle **14 €** pour vous et la personne de votre choix (*La carte Pass est nominative, valable pour une personne (solo) //deux personnes (duo)*)

**CE partenaires (sur présentation des cartes CLAS, Cézam, TER Aquitaine, CNRS, MGEN, CE Pôle emploi, CPAM... de l'année en cours.)** : 17€

**Kiosque Culture** : 17 € sur les places utilisées le jour-même

**Groupe (associations, groupe d'amis...)** à partir de **7 personnes pour un même spectacle** : **Plein tarif** 17 € **Tarif réduit** 10 €

(Service des relations avec le public 05 56 33 36 62/68/83)

\*Des conditions particulières existent pour chaque tarif.

### Locations et abonnements en ligne sur [www.tnba.org](http://www.tnba.org)

**J-15** 15 jours avant chaque spectacle, un nombre limité de places est remis à la vente afin de permettre à ceux qui n'ont pas pu ou pas souhaité choisir leurs places en début de saison, de le faire.

# En attendant Godot

Texte **Samuel Beckett** / Mise en scène **Jean-Pierre Vincent**

Avec **Abbes Zahmani, Charlie Nelson, Alain Rimoux, Frédéric Leidgens, Gaël Kamilind**

Texte **Samuel Beckett** / Mise en scène **Jean-Pierre Vincent** / Dramaturgie **Bernard Chartreux** / Assistante à la mise en scène et à la dramaturgie **Frédérique Plain** / Décor **Jean-Paul Chambas** assisté de **Carole Metzner** / Costumes **Patrice Cauchetier** assisté de **Bernadette Villard** / Création lumières **Alain Poisson** / Création son **Benjamin Furbacco**

Deux vagabonds, Vladimir et Estragon, tournent en rond autour d'un arbre mort. Ils attendent Godot, personnage dont on ignore tout mais qui semble porter en lui le salut des deux protagonistes. La longue attente sème le doute : Est-ce le bon jour ? La bonne heure ? Le bon endroit ? Déboulent alors Pozzo et Lucky, respectivement maître et esclave. Les voilà bientôt suppliant ce Godot, God, God-not, comme on prierait Dieu qu'il vienne les délivrer de ce calvaire. En 1948, Beckett bouleverse l'écriture théâtrale, offrant un regard poétique, burlesque et terriblement avant-gardiste sur la société. Sur fond de seconde guerre mondiale, il aborde la perte des repères et questionne notre capacité à nous reconstruire après le chaos. La mise en scène, magistrale, de Jean-Pierre Vincent – cinquante ans de théâtre ! – nous livre la pièce avec un incroyable goût de réalisme, engageant tous les sens du texte : politique, social, économique, poétique bien sûr... Ses comédiens nous offrent une interprétation épatante dans leurs duos respectifs – tantôt frères ennemis, tantôt dominant/dominé – qui atteint des sommets de drôlerie burlesque. Dans un monde où le progrès nous aspire comme un ouragan et nous donne le vertige, le texte tape en plein cœur et bouleverse. Un chant d'amour pour le théâtre.

---

Production **Théâtre du Gymnase – Marseille**

Coproduction **compagnie Studio Libre, MC2 : Grenoble, Les Célestins Théâtre de Lyon**

# En attendant Godot

Ce qui m'a porté à relire, ou plutôt à lire « Godot », c'est le sentiment intime, de plus en plus précis, de l'obsolescence programmée de l'Humanité, de l'intuition d'une « potentielle fin du monde » qui traverse parfois chacune et chacun d'entre nous. Quelle anticipation dès 1948, date de l'écriture de la pièce... Ces deux types – clochards, clowns, philosophes sans Dieu, écho du couple Beckett... perdus dans l'ère du vide à l'époque même de la reconstruction du monde, rencontrant sur une vieille route le Maître et l'Esclave, déchets grotesques du « monde d'avant » ! Même pas tristes, un peu gais parfois, vivants. Ils ne sont pas là parce qu'ils attendent : ils attendent parce qu'ils sont là... Nous sommes tous là, nous en sommes tous là. Il devient passionnant de lire cette tragi-comédie avec nos pensées d'aujourd'hui sur l'état du monde (et du théâtre). Mais j'aimerais aussi retrouver le moteur d'origine, ce sentiment que Beckett se garde bien d'exprimer de façon directe : qu'on sort des horreurs et des charniers de 39-45, et qu'on entre dans l'ère de la fabrication industrielle de l'humain solitaire : et il faut bien y vivre pourtant... Ce n'est pas du théâtre de l'Absurde, idiote invention ! C'est l'affirmation fragile d'une résistance dans la débâcle. Évidemment, cette tragédie n'est pas morose ! L'héritage clairement avoué des burlesques américains traverse l'histoire de bout en bout : Keaton, Chaplin, Laurel & Hardy... La force comique de Beckett nous évite de visiter son œuvre comme un musée qui prend la poussière. Godot est une entreprise de destruction du vieux théâtre bourgeois, de ces scénarios, de son naturalisme et de ses effets : c'était une provocation, on a envie de retrouver cela aussi. Mais c'est en même temps un hommage jubilatoire aux lois les plus simples et les plus anciennes de la scène : coulisses à droite et à gauche, entrées et sorties, rampe, toilettes au fond du couloir ! Et tout cela se met à jouer ! J'ai parcouru avidement cette pièce comme une suite formidable de petites scènes très concrètes, espérantes et désespérantes, frappé par son usage radical du silence, par l'ambiance « planétaire » qui règne sur ce paysage. Il ne restait plus qu'à choisir soigneusement mes complices pour ce voyage... Et nous voilà partis...

**Jean-Pierre Vincent, avril 2015**

# *En attendant « en attendant... »*

## **Beckett/Vincent, on ne s'attend pas à ça... Comment *En attendant Godot* vous est-il venu en tête ?**

Toute ma vie, je me suis méfié des étiquettes, dès le départ avec Chéreau, puis avec Jourdheuil, puis avec Chartreux, Chambas et Compagnie. En fait, j'ai toujours lu Beckett, de loin, puis de plus en plus près. Longtemps, je me suis senti plus proche de *Fin de Partie* (que j'ai fait naguère entrer au Répertoire de la Comédie-Française sans avoir le temps de le monter), ou d'autres textes plus courts ou non théâtraux. Je n'étais jamais vraiment content des *Godot* que je voyais, même quand c'était très bien monté... Puis, l'été dernier, j'ai lu un petit essai sur la pièce, de Günther Anders, ce philosophe qui a écrit un de mes livres préférés : *L'obsolescence de l'homme*. Il y démonte point par point comment l'humanité parvenue au sommet de sa technicité produit de l'obsolescence, pas seulement celle des objets quotidiens qu'il faut remplacer toujours plus vite, mais celle de la liberté, des masses, du travail, de la démocratie, de la planète dont on use et abuse... Et, devenant elle-même son propre produit, elle devient à son tour obsolète !...

## **Quel rapport entre cette apocalypse générale et Samuel Beckett ? Est-ce que cela rend la pièce plus actuelle ?**

Vous ne trouvez pas que par instants, encore fugaces peut-être, flotte en nous et autour de nous comme des airs de fin du monde ? En tout cas, de ce qu'on appelle *l'humanité*. De plus en plus de gens ont le sentiment de ne plus avoir prise sur leur vie, sur la vie. Dans ce vide, on attend la fin, sans pouvoir manifestement y faire grand-chose. Je ne sais pas comment les gens vivaient la fin de l'Empire Romain. Mais ça doit y ressembler. On attend la fin, mais justement, *elle ne vient pas* ! Alors, on s'occupe, on se divertit (ô, Blaise Pascal !). Nos personnages inventent continuellement des occupations en attendant ce Godot qui ne viendra peut-être jamais : Godot est le nom qu'ils ont donné à leur attente. Le titre de la pièce annonce la couleur. Attendre c'est nécessairement attendre l'Autre, ou un autre. Mais il ne faut pas en faire un plat (métaphysique) !

## **Mais c'est assez tragique, ce que vous dites ! Est-ce pour cela qu'on a parlé de théâtre de l'Absurde ? C'est donc d'une œuvre tout à fait désespérée ?**

Mais non, et c'est ça le pire ! L'être humain est increvable ! Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, dit le proverbe, et il a raison. Tant qu'on n'est pas mort, on est immortel. Ainsi, non seulement les personnages de *Godot* ne sont pas tristes – juste un peu de temps en temps, pour des raisons d'ailleurs accessoires – mais la pièce raconte de façon puissamment affirmative que la résistance au désespoir est au cœur des humains. C'est ce qui rend caduque, voire idiot le terme de Théâtre de l'Absurde qu'on lui a collé. Rien d'absurde là-dedans : que de la logique, de la vie (et de la poésie).

**On ne peut tout de même pas parler de comédie ?!**

La pièce est bourrée d'humour, verbal, gestuel, mais aussi de nombreux gags ouvertement hérités de Laurel & Hardy, Buster Keaton, Chaplin et tous leurs cousins clowns anglais du début du XX<sup>e</sup> siècle. Regardez par exemple la balistique burlesque des entrées et sorties de Pozzo et Lucky, les chutes individuelles ou collectives... En fait, c'est plus compliqué que ça. Le comique omniprésent n'est pas là seulement pour faire rire et rassurer. Il permet de mettre le tragique à sa juste place. Ici, je vous cite Alain Badiou qui parle si bien de « *l'acharnement des personnages à persévérer dans leur être, à soutenir contre vents et marées un principe de désir, une puissance vitale, que les circonstances semblent à tout instant rendre illégitime ou impossible... Le duo de Vladimir et Estragon qu'un rien divertit et relance, éternellement capables qu'ils sont d'être « au rendez-vous »... Il faut jouer Beckett dans la plus intense drôlerie, dans la variété des types théâtraux hérités, et c'est alors seulement surgir ce qui est de fait la vraie destination du comique... un amour puissant pour l'obstination humaine, pour l'incroyable désir, pour l'humanité réduite à sa malignité et à son entêtement...* ». C'est ce Beckett-là, les deux pieds solidement plantés dans le caillou, qui nous interpelle, lui qui parvient, le rire aidant, à installer une force bien plus coriace qu'on ne l'aurait cru. Tout jouer dans le concret donc rien dans le métaphysique. Mot d'ordre universel mais qui, plus encore, vaut ici.

**Beckett a tout fait pour qu'on ne puisse pas dater sa pièce, pour qu'elle échappe à l'anecdote historique. Il a même supprimé des allusions originelles qui la raccrochaient à l'actualité politique de 1948, date de l'écriture. Vous, l'historiciste, que faites-vous de ce geste-là ?**

Il faut respecter Beckett dans son intention, sinon on ne monte pas la pièce. Et d'ailleurs, dans notre travail préparatoire, toute tentation de mettre des points sur les « i », de tirer la pièce par ici où par-là était rapidement vouée à l'échec : bavardages ! La pièce vous rappelle à l'ordre. Il n'en reste pas moins qu'elle a été écrite à une certaine date (1948). Durant la guerre, Beckett n'était pas à l'abri dans sa tour d'ivoire. Résistant, il a, avec sa femme Suzanne, échappé à la Gestapo à Paris, parcouru la France à pied d'asile en asile. Les vendanges à Roussillon « chez Monsieur Bonnelly... où tout est rouge » sont la seule trace dans *Godot* – en forme de *private joke* et de remerciement – de cette aventure. L'hypersensibilité de Beckett au malheur humain ne pouvait le laisser insensible aux désastres de ces dictatures et de ces guerres encore toutes proches. Sans qu'il soit besoin de le surligner, cette campagne déserte a quelque chose à voir avec un vide d'après catastrophe, quelle qu'elle soit. Les voix des morts et l'ombre du « charnier » qui planent un moment durant le second acte sont de subtiles traces de ce qui rend nos personnages amnésiques. La seule vraie trace de l'Histoire sur Vladimir et Estragon, c'est l'usure de leurs costumes...

**Pozzo et Lucky, que viennent-ils ajouter à ce duo ? Est-ce que ce n'est pas un doublon, une photo en couleur après le noir et blanc des deux autres ?**

Nos deux premiers clowns/clochards célestes ont semble-t-il bravement accepté ce temps vide et leur Histoire morte. Leur reste plus que de la géographie, et encore... Pas de hiérarchie entre eux, non plus. Arrivent alors le Maître et l'Esclave ! ou plutôt leur souvenir, leur ombre grotesque : Vladimir et Estragon sont littéralement « au théâtre » devant ce numéro d'un autre temps, impressionnés, timides, révoltés sans conséquence, et finalement plutôt fraternels avec ces compagnons de rien dans le nulle part. Pozzo se dit le propriétaire de cette lande où il n'y a rien. Lucky, porteur de bagages si docile et malmené, me fait penser à un ancien intellectuel (« d'avant-guerre ») désormais réduit à l'état de larbin, cherchant désespérément à retrouver les bases de son vieux discours, sans y parvenir, d'où sa crise de delirium tremens. Vladimir et Estragon, eux, restent indemnes, identiques à eux-mêmes du début à la fin, mais au second acte, Pozzo est devenu aveugle et Lucky muet. On est peu de choses, tout de même...

**Et ce Godot qui donne son titre à la pièce, qu'en faites-vous ? On a dit que dans Godot, il y a « God », le Dieu des anglais...**

Tout d'abord, dans le titre, « en attendant » est au moins aussi important que « Godot »... Que voulez-vous, il y a des gens qui voient le Bon Dieu partout... Beckett a formellement démenti cette lecture ; ainsi d'ailleurs que le rapprochement avec Godeau, l'escroc invisible du *Faiseur* de Balzac, dont on parle tout le temps et qui n'arrive jamais... Ici, Beckett a peut-être menti. Mais cela ne tire pas à conséquence : « toute ressemblance avec un personnage existant serait pure coïncidence »... Et si Dieu il y a, Dieu est une blague, une arnaque, c'est clair... mais peut-être pas si simple, car Dieu, c'est un truc dont on ne se sépare pas si facilement. Une fois avec Dieu, on n'en finit plus... Donc, pour ce qui est de nous ici, posons fermement que Godot c'est juste monsieur Godot, propriétaire, et c'est déjà beaucoup. C'est même plus que suffisant. Godot est souvent le nom de l'attente, tout simplement. Il faut bien la nommer. C'est juste pour causer, sinon – le suicide étant exclu – on fait quoi ? C'est aussi une sorte de « super Pozzo », un bon patron qui aurait la clef de « la fin », un phantasme de la délivrance, qui se fait attendre...

**Oui, mais il envoie un jeune garçon pour dire qu'une fois de plus il ne viendra pas...**

Le garçon vient par deux fois, à la fin de chaque acte : nos héros sont crevés. La nuit est tombée. À ce moment même où nous (spectateurs) commençons à croire que ce Godot n'existe que dans leurs têtes, justement, le garçon arrive sous la lune, et redonne « une preuve de l'existence de Godot » ! Le garçon est tout simplement ce qu'il dit qu'il est, à savoir le grouillot de monsieur Godot. Il est gardien de chèvres, il a un frère qui lui ressemble...etc. Il doit avoir la même évidence opaque que les autres. Car si l'on y pense, l'existence des quatre autres est tout aussi aléatoire, fantasque, rêvée... et vraie.

**Depuis 60 ans, depuis la création par Roger Blin et ses acteurs, pas mal de metteurs en scène ont eu maille à partir avec Beckett, puis avec ses ayant-droit, quant au non-respect des indications de l'auteur – parfois même jusqu'à l'interdiction pure et simple. Ces didascalies sont d'ailleurs plus nombreuses que dans la plupart des pièces de théâtre. Quelle est votre position sur cette question ?**

Il y a peut-être eu parfois abus de rigueur. Et en même temps, ils ont su préserver le cœur d'une vérité. Les didascalies font partie intégrante de ce texte. La mise en scène est écrite en même temps que le texte parlé. Négliger cette vérité, ce serait un peu comme modifier le texte de Platon pour faire plus « moderne ». Et alors ? J'ai moi-même produit au TNS le « *Godot* » d'André Engel, saucissonnant (admirablement) la pièce en séquences, passant d'un couple de jeunes mariés dans un bar à la Hopper, à un couple de vieux *bikers* Harley Davidson, etc... le tout dans un quartier désert de banlieue moderne. Nous avons dû négocier, changer le titre, et publier « d'après Samuel Beckett ». Cela s'était arrangé à l'amiable (ou presque) ...

**Mais dans votre mise en scène ?**

Nous respectons ! Mais ça veut dire quoi ? Je respecte de tout mon cœur, mais c'est avec ma tête et mon imaginaire, 60 ans après. Ce qui m'importe le plus aujourd'hui, c'est deux choses : d'abord, la notion de « silence », tant de fois inscrite dans son texte par Beckett. C'est que le silence est premier, avant et autour du texte, et que comme il le dit dans une merveilleuse lettre à un musicien qui voulait faire de *Godot* un opéra : « ... il s'agit d'une parole dont la fonction n'est pas tant d'avoir un sens que de *lutter, mal j'espère, contre le silence, et d'y renvoyer* ». Ensuite, il y a une science extraordinaire des placements, des rythmes, des entrées/sorties : tout cela est probablement issu des répétitions avec Roger Blin en 1953. Beckett n'était pas lui-même figé durant le travail scénique : il changeait le texte, et les mouvements, s'adaptant aussi aux acteurs qui de pays en pays interprétaient son œuvre.

**Pour le décor et les éléments visuels, on se dit que le « colorisme » et la flamboyance de Chambas semble un peu en contradiction avec le « gris/noir clair » de Beckett, non ?**

C'est vrai qu'il n'était pas à la fête a priori. Mais regardez ses catalogues et ses illustrations de livres ! Il y a des visages de Beckett un peu partout, en couleur évidemment, et en gravures. Il a été le premier à dire : « Avec ce texte, il ne faut pas faire les malins ». Grâce à lui, le désert ne va pas être triste d'avance. Et peut-être aussi, grâce à lui, la misère de nos héros ne se traduira pas naïvement pas du gris plus du gris plus du gris. La poussière a aussi des couleurs. Quand Blin et Beckett ont créé la pièce (dans le dénuement financier le plus complet, dans un minuscule théâtre pas chauffé, en Janvier), le « Théâtre » bourgeois en sa splendeur inutile rutilait. Il fallait réfléchir à neuf, c'est-à-dire à zéro. Nous avons aujourd'hui toutes sortes de théâtres, des plus démunis aux plus riches, des esthétiques d'*Arte Povera* aux restes du vieux spectacle. On peut revenir calmement (...?) à relire les didascalies du vieux Sam. Ses héritiers appellent ça « les volontés » de Beckett, mais il n'est pas mort ! Beckett ouvrait ses *Mirlitonades*, en 1978, par ces vers : « en face/le pire/jusqu'à ce/qu'il fasse rire »...

**Auto-entretien de Jean-Pierre Vincent mené par Jean-Pierre Vincent, avril 2015**

contacts presse TnBA Marion Birard et Maud Guibert T 05 56 33 36 84 / 82  
[m.birard@tnba.org](mailto:m.birard@tnba.org) / [m.guibert@tnba.org](mailto:m.guibert@tnba.org)



# Jean-Pierre Vincent

## *Mise en scène*

Jean-Pierre Vincent vient, à son grand étonnement, de ne pas célébrer ses cinquante ans de théâtre... Tout commence en 1958 au Groupe théâtral du Lycée Louis le Grand à Paris. Aux côtés de Patrice Chéreau, il se fraie un chemin vers le « professionnalisme ». Dix ans plus tard, juste après Mai 68, l'acteur Jean-Pierre Vincent ose franchir le pas de la mise en scène avec *C'est La noce chez les petits bourgeois* de Brecht.

Il vient aussi de rencontrer Jean Jourdheuil, avec qui il monte une compagnie : Le Théâtre de l'Espérance. Après un bref passage chez Peter Brook, pour l'ouverture des Bouffes du Nord, Jean-Pierre Vincent est nommé en 1975 Directeur du Théâtre National de Strasbourg où il part huit années avec un collectif d'auteurs, metteurs en scène et acteurs. En 1982, Jacques Toja lui propose de venir mettre en scène *Les Corbeaux* d'Henry Becque à la Comédie Française. Cette expérience aboutit à sa nomination au poste d'Administrateur Général, fonction qu'il occupera jusqu'en 1986, date où il reprend sa liberté. Après quatre ans de « liberté », il recueille le Théâtre des Amandiers des mains de Patrice Chéreau. Il y passera onze années, poursuivant son travail de création, aidant et accueillant beaucoup d'autres artistes, jeunes (Rambert, Catherine Anne, Py, Nordey, Gabily, Sivadier...) et moins jeunes (Françon, Régy, Martinelli...).

En 2001, il reprend la route, en créant la Compagnie Studio Libre avec son dramaturge Bernard Chartreux et ses collaborateurs de (presque) toujours. La pédagogie, exercée depuis longtemps, devient un axe de travail dominant aux côtés de grands spectacles coproduits avec les institutions nationales.

## *Les comédiens*

### *Abbes Zahmani*

Comédien formé à l'école de la rue Blanche et au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, il joue dans tous les registres, comédie humour, drame, au théâtre, au cinéma et à la télévision.

### *Charlie Nelson*

Comédien formé au Conservatoire National Supérieur d'Art dramatique, qu'il fréquente de 1975 à 1978 avec Marcel Bluwal, Pierre Debauche, Antoine Vitez... Depuis il travaille régulièrement pour le théâtre public et occasionnellement pour le cinéma, la télévision et la radio.

### *Alain Rimoux*

Comédien formé au TNS, l'un des compagnons de route des metteurs en scène qui ont servi le théâtre de création dans les grands équipements de la décentralisation (Jean-Pierre Vincent, Alain Françon, Stuart Seide, Christian Schiaretti, Robert Gironès...)

### *Frédéric Leidgens*

Comédien formé au TNS, sa curiosité le porte vers toutes les formes artistiques, théâtre, chorégraphie, poésie et vers des créateurs aussi différents qu'Alain Françon et Marcel Bozonnet, Jacques Nichet et Arnaud Meunier, François Verret et Mark Tompkins.

### *Gaël Kamilindi*

Du Conservatoire de Genève, au Théâtre de l'Odéon avec *Les Nègres* de Genet mis en scène par Bob Wilson, de théâtre en cinéma- notamment avec Philippe Garrel, le jeune comédien compte déjà une quinzaine de spectacles et trace l'itinéraire d'un ludion réfléchi et sans œillères.